

Sophie Jomain

LE DERNIER SOMMEIL
DE L'OURSE

Roman


CHARLESTON

L'ÉTENDUE VERDOYANTE DE LA FORÊT PRIMITIVE de Tongass s'étirait à perte de vue et semblait prendre autant de place que les eaux métalliques de l'océan Pacifique Nord. La côte de l'île du Prince-de-Galles était jonchée d'épaves de navires, les terres jalonnées de moyennes montagnes, couvertes de pins bicentenaires, et percées de lacs dont la température n'atteignait guère les quinze degrés pendant les périodes les plus chaudes. Inaccessible territoire à peine effleuré par l'homme et balayé par le vent... Brut, sauvage et enchanteur, l'Alaska était le plus vaste, le plus hostile et le plus indompté des États américains. Dix-sept ans qu'Abby n'y avait pas mis les pieds.

À travers le hublot de l'hydravion, elle baissa les yeux sur la lande de Wooden Wheel Cove et sur la bourgade d'Eagle Bay. C'était la mi-mai, le ciel était dégagé, et le village, implanté sur l'extrémité nord de l'île, parfaitement visible. Une poignée d'habitations comme sorties de nulle part, des roches, des arbres, une eau argentée

et deux cent soixante-huit jours de pluie par an, une pure folie.

Quelques années plus tôt, une grande chaîne du câble avait réalisé un reportage sur Eagle Bay, Abby y avait reconnu chaque membre de la communauté. Même son père avait eu droit à sa minute de gloire. Un hymne à la nature, au courage et à la persévérance, c'est ce que d'aucuns disaient, mais Abby avait toujours pensé qu'il fallait être fou à lier pour venir s'isoler sur cette île. Il y avait une centaine d'habitants lorsqu'elle en était partie en 1998, cinquante-cinq quand le documentaire fut tourné en 2015, et moins de quarante résidents permanents désormais.

On racontait que vivre à Eagle Bay était une liberté qui se méritait, mais Abby, au contraire, avait toujours eu l'impression d'en être prisonnière. Elle se souvenait de ces longues heures passées à attendre que la pluie s'arrête, à lire et relire les mêmes romans, à écrire dans son journal intime des histoires d'adolescente qu'elle ne vivrait jamais. La télévision ne fonctionnait pas tous les jours, Internet n'était encore qu'un rêve et les visiteurs étaient si rares que, lorsqu'un touriste débarquait, elle lui posait mille questions et voulait tout savoir de la vie sur le continent.

Abby n'avait jamais compris pourquoi, bien avant sa naissance, ses parents s'étaient un jour décidés à s'installer ici et à quitter la modernité qu'ils avaient toujours connue, ils ne le lui avaient jamais dit. Ils n'avaient pas trente ans lorsqu'ils étaient arrivés à Wooden Wheel Cove. Pourquoi ici ? Vivre à Eagle Bay, c'était renoncer à tout ce qui faisait la douceur d'une vie normale. Le premier hôpital digne de ce nom était à quarante miles à vol d'oiseau. Le théâtre, le cinéma, le shopping, boire un café en terrasse, faire un bowling entre amis, manger des fruits et des légumes frais en hiver

ou simplement aller voir un dentiste quand on en avait besoin, Abby n'avait rien connu de cette vie avant l'adolescence, lorsqu'elle avait pris la poudre d'escampette pour rejoindre sa grand-mère à Paris. Sans Régine, Abby était certaine qu'elle aurait fané comme une plante dont personne ne s'occupe, parce que la tendresse que ses parents avaient vouée à cette île les aveuglait. Ils n'avaient pas vu combien elle la tuait à petit feu.

— Ça dépayse, pas vrai ? lui lança le pilote de l'hydravion en se tournant vers elle. Il paraît qu'on va avoir un bel été.

— Ça ne m'a pas manqué, ne put-elle s'empêcher de répondre.

— Ah ça ! C'est splendide, mais je ne viendrais me paumer ici pour rien au monde ! On amerrit bientôt, rattachez votre ceinture, ça secoue un peu.

Elle obéit, s'empara du magazine qu'elle avait acheté à l'aérodrome de Ketchikan, et lut pour la énième fois le titre racoleur consacré à sa mère.

« La célèbre romancière Emma Kart
atteinte d'une maladie incurable.
L'annonce booste ses ventes.
Intox marketing ou réalité ? »

Peu importe d'où on venait, la presse *people* était toujours aussi nauséabonde... La seule vérité dans tout ça ? Emma Kart était bel et bien malade, mais depuis dix ans déjà. Les journalistes avaient un sacré temps de retard. Leucémie myéloïde chronique, c'étaient les mots barbares pour qualifier ce dont elle souffrait. Personne n'aurait dû être au courant, mais quand on était aussi connue qu'Emma Kart, on avait beau vivre sur une île presque déserte, tout finissait par se savoir.

— Petit imprévu ! cria le pilote.

Le moteur fit un bruit sourd avant d'entamer un virage au-dessus du village. Abby fronça les sourcils.

— Un problème ?

— J'attends que le rafiot sorte de la trajectoire. Encore cinq minutes !

Sa remarque lui arracha un sourire. Les bateaux, comment aurait-elle pu les oublier ?

À Eagle Bay, les habitants avaient l'électricité, l'eau courante, le téléphone et Internet, mais leurs biens les plus précieux restaient leurs embarcations. Ils s'en servaient chaque jour, sauf pendant les mois d'hiver, où la neige et la pluie n'en finissaient pas de tomber, et où les épisodes arctiques étaient si fréquents qu'aucune livraison, aucune sortie par les airs ou par les eaux n'était possible des semaines durant. Plus de bateau, plus rien. C'était l'immobilisation la plus totale, une autosuffisance presque entière. Alors, ici, on chassait et on pêchait tout l'été pour remplir les congélateurs. On troquait, réparait, bâtissait de ses mains, il en allait de la survie de la communauté. Tout le monde le savait et chacun jouait son rôle de fourmi sans ciller.

Abby ne les enviait pas, elle n'avait jamais été une fourmi.

— On y va ! cria le pilote en s'apprêtant à manœuvrer.

L'appareil amerrit sans encombre dans un bruit assourdissant et glissa sur l'eau jusqu'à l'embarcadère réservé aux hydravions. Abby retint sa respiration. Elle avait beau espérer ne pas regretter d'être revenue, elle connaissait la triste réalité : sa mère ne lui ferait pas bon accueil.

— Dites, mademoiselle, l'arrêta le pilote alors qu'elle rassemblait ses affaires pour sortir de l'habitacle, vous êtes Abigail Lompré, la fille d'Emma Kart, pas vrai ?

— Tout à fait.

— Je connais le vrai nom de famille de votre mère, alors je me disais bien en voyant votre fiche de vol...

J'ai lu tous ses polars, continua-t-il en fouillant dans un sac à dos pour en ressortir un livre de poche corné. J'adore ce qu'elle écrit. Ça vous ennuerait de lui faire dédicacer celui-ci au nom de Matt ? C'est mon préféré. Je le récupérerai lors de votre trajet retour, ou à l'occasion d'une de mes livraisons, je passe tous les mardis en quinze.

The Mystery Writer. Il s'était vendu à des millions d'exemplaires, comme la plupart des romans d'Emma. Elle avait été traduite dans plus de trente langues, plusieurs de ses histoires avaient été adaptées au cinéma, en BD, en séries, en jeu vidéo, c'était l'une des romancières américaines les plus lues dans le monde... Mais être la fille d'Emma Kart n'avait offert à Abby que très peu d'avantages, si ce n'était rencontrer une majorité de gens qui voulaient être amis avec elle juste parce qu'elle était la progéniture de leur idole.

— C'est vrai ce qu'on raconte sur elle ? demanda le pilote en jetant un œil au magazine qu'Abby avait abandonné derrière elle.

Elle ne put s'empêcher d'être cinglante.

— Qu'elle est malade ou qu'elle s'invente une maladie pour se faire du fric ?

— Non, je... Désolé, mademoiselle, je ne voulais pas vous offenser, s'excusa le pilote. Profitez bien de votre séjour sur l'île.

Abby mit le livre dans son sac et hocha la tête, consciente d'être bien trop tendue. C'était l'effet que lui faisait cet endroit dès qu'elle y revenait.

Piquée par la bise du matin et l'air iodé si particulier de l'Alaska, elle se retrouva sur l'embarcadère avec une valise pour plusieurs semaines. Elle avait vu grand, alors qu'elle ne savait même pas si sa mère et elle survivraient à une seule journée en présence l'une de l'autre.

La première chose qu'elle vit en posant les pieds sur le ponton fut la grosse balise flottante rouge à une

centaine de mètres, au beau milieu de l'eau. Quatre phoques absolument pas dérangés par le bruit de l'hydravion s'y reposaient et la regardaient avec dédain. Abby soupira. Ça y est, elle y était.

Eagle Bay.

— Hé, bienvenue chez toi, gamine !

Abby tourna la tête et aperçut Jerry Farmer. Il mesurait presque deux mètres. Le géant d'Eagle Bay l'attendait sur la plateforme avec un large sourire. Il avait cinquante ans la dernière fois qu'elle l'avait vu, et à part son épaisse barbe devenue blanche, il n'avait pas changé. Les mêmes yeux bleus, les cheveux toujours aussi hirsutes, et un ventre bedonnant comme dans son souvenir. Jerry et sa femme Mary étaient pêcheurs, et très amis avec les parents d'Abby lorsqu'elle avait quitté l'île. Elle aurait parié que rien n'avait changé depuis.

— Ah, c'est bon de te voir ! dit-il avec cet accent traînant qu'elle avait presque oublié.

Il la serra contre lui comme s'ils étaient restés en contact tout ce temps. Abby venait d'avoir quinze ans quand elle avait quitté l'île, ses parents et tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, et sans jamais se soucier des habitants d'Eagle Bay. Mais sur l'île, on était moins froid que le climat, et la communauté était une véritable famille. Jerry donnait un peu l'impression d'accueillir la fille prodigue, alors qu'Abby revenait en Alaska plus sûre d'elle et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle le repoussa gentiment, se cala une mèche de cheveux derrière l'oreille, lissa son pull en laine et sourit.

— Bonjour, Jerry, merci d'être venu me chercher.

— Bon sang, Abby, mais qu'est-ce que c'est que cet accent ? C'est la France qui t'a fait ça ?

Elle sourit, et trouva la seule explication possible à la question de Jerry.

— Je suis à moitié française...

En vérité, Abby ne parlait plus trop l'anglais depuis des années et son vocabulaire s'était réduit comme peau de chagrin. Sa psy disait qu'on oubliait plus vite ce qui nous paraissait peu important, et Abby le reconnaissait sans trop de mal : jusqu'à l'adolescence, sa vie ne semblait avoir d'intérêt pour personne et peut-être encore moins pour elle. Paris avait sans doute un peu trop développé sa moitié française, mais elle l'avait surtout épanouie. Accomplie.

— Et pourquoi t'es habillée comme en hiver ? On est presque en été, il fait chaud !

Certes, le ciel de mai était d'un bleu clair et sans nuages, mais avec onze degrés à 9 heures du matin, elle pensait évidemment qu'il n'y avait rien de plus relatif que l'affirmation de Jerry.

Il s'empara de sa valise et l'invita à le suivre.

Eagle Bay s'était construit à flanc de colline, le long d'une crique qui la préservait des caprices impitoyables de la mer et de la houle. Dans cette zone précise, il n'y avait pas de voitures, aucune route n'aurait permis aux habitants de circuler. Pour aller et venir dans le village, la communauté avait installé une large passerelle sur pilotis, le long de la baie. Une jolie balade au bord de l'eau qui, par endroits, passait sous les arbres à l'orée de la forêt, et frôlait les rochers. La première route forestière se trouvait à 2,5 km au sud-ouest d'Eagle Bay, à Labouchere Bay, et il fallait s'y rendre en bateau. De là, on suivait un passage caillouteux à travers les pins, au bout duquel attendaient les 4 × 4 et les pick-up souvent dans un état de délabrement avancé. Quant à la route, elle était régulièrement fermée en hiver. Des semaines entières parfois. Eagle Bay n'était pas l'endroit le plus isolé du monde, mais il y ressemblait.

Abby et Jerry empruntèrent le cheminement de bois, alors que le port semblait désert. Ils n'entendaient que

le craquement de leurs pas et le souffle du vent à travers les arbres.

— Il n’y a personne ? demanda Abby.

— Si tu t’attendais à un comité d’accueil, tu dois être déçue. Il est tôt, tout le monde est encore à la pêche à cette heure, mais l’épicerie est ouverte si tu veux aller saluer les Walker. Ils ne font plus bar depuis longtemps, mais ils pourront nous servir un café. Ils vont être contents de te voir.

Abby leva les yeux vers l’habitation surélevée au toit rouge qui se trouvait au bout du quai. Eagle Bay Trading Post, *aka* Jim’s Place, était le cœur névralgique d’Eagle Bay, le seul endroit pendant longtemps où les rares touristes pouvaient dormir, et là où toutes les décisions de la communauté étaient prises. Jim et Janice Walker en étaient propriétaires depuis une éternité. C’était même le seul commerce, bureau de poste et relais pour le ravitaillement en fioul et gasoil à des kilomètres à la ronde. Sans cet endroit, Eagle Bay n’aurait pas pu exister. Quand Abby était plus jeune, elle y prenait souvent des petits déjeuners avec son père avant d’embarquer dans un hydravion pour Juneau et sa semaine de pensionnat en *middle school*. C’était l’unique endroit du village où on pouvait manger des gaufres et regarder la télé sans interruption, la plus grosse antenne-relais du coin était juste derrière l’établissement. Ici, tout le monde venait au moins deux fois par semaine pour faire quelques courses, papoter, assister à la livraison hebdomadaire et se rassurer sur le fait qu’Eagle Bay n’était pas totalement coupé du monde. De toute évidence, ça n’avait pas changé.

— Ils sont encore là ? s’étonna-t-elle.

— Et où veux-tu qu’ils aillent ? C’est le paradis, ici ! En plus, c’est chez eux qu’on trouve les meilleurs clous et qu’on boit les meilleures bières ! Un café ? réitéra Jerry.

Abby secoua la tête.

— Un peu plus tard. Le voyage a été long, je préfère ne pas tarder.

— Ah, je comprends. Et puis ta mère t'attend avec impatience !

Le sourire d'Abby était crispé, elle n'aurait pas parié là-dessus.

Depuis longtemps, avec Emma, elles avaient une relation compliquée, c'était même en grande partie la raison pour laquelle Abby était partie vivre en France. Entre elles, tout s'était envenimé après le drame qui avait privé Emma de ses jambes, Abby allait avoir quinze ans.

C'était la veille des vacances de Noël et la météo avait permis à Abby de rentrer de Juneau pour deux semaines. À cette époque, ses parents habitaient encore dans la anse, au cœur d'Eagle Bay. C'était Jerry qui l'avait accueillie sur l'embarcadère, Emma venait d'avoir un grave accident. Elle avait glissé dans un ravin en partant se promener avec leur chien Bobby. Il marchait toujours à côté d'elle, il était mort sur le coup.

Les premières neiges étaient les plus dangereuses, et les températures étaient trop douces pour la saison, Emma avait manqué de prudence, le sol s'était dérobé sous ses pieds. À partir de ce jour, elle devrait passer le reste de sa vie en fauteuil roulant.

Tout ce qui arriva ensuite allait pousser Abby à quitter l'île.

Tout le monde dans la communauté savait que la naissance d'Abby avait rendu Emma plus nerveuse et irritable, mais cet accident l'avait davantage transformée, elle était devenue quelqu'un d'autre, une femme agressive et qui ne supportait plus personne, Abby particulièrement. Tout était prétexte aux cris et aux larmes, elle en voulait à la Terre entière. Abby ne comptait pas le

nombre de plateaux-repas qu'Emma avait jetés contre les murs quand elle les lui apportait.

Pierre, le père d'Abby, avait alors décidé d'emménager dans une maison de plain-pied, un peu au nord de Labouchere Bay, au milieu des bois, pour faciliter la vie d'Emma, et aussi parce que de là, la route était accessible. Énergies solaire et éolienne, générateur, source d'eau pure sous la maison, ç'aurait dû améliorer les choses, mais ce fut pire. Abby ne pouvait rien demander à sa mère sans déclencher des hurlements, des crises de colère parce qu'elle faisait trop de bruit ou essayait tout simplement de continuer à vivre.

Le jour de ses quinze ans, Emma avait oublié de lui souhaiter son anniversaire ; elle l'ignorait à table les rares fois où elle les rejoignait pour manger, son père et elle ; Emma lui tournait le dos quand elle essayait de lui parler, elle faisait semblant de ne pas la voir. C'était comme si Abby n'avait plus sa place dans leur famille, et qu'elle était responsable de ce qui était arrivé à Emma. Abby s'était d'ailleurs longtemps demandé si c'était parce qu'elle marchait encore et pas sa mère, qu'Emma lui en voulait autant.

Pendant toute cette période, Pierre avait été un réel soutien pour Abby, mais son impuissance devant la colère et l'amertume de sa femme le rendait aussi malheureux que sa fille. Juste avant les vacances d'été, il avait offert à Abby un billet pour la France. Elle allait passer un mois et demi à Paris, chez Régine, et ce séjour avait signé son départ définitif d'Eagle Bay. Abby refit le voyage sur l'île trois années de suite pendant l'été, mais elle ne revint jamais vivre en Alaska. Elle ne revint pas tout court, jusqu'à ce jour.

Abby devint avocate, indépendante, et ne manqua jamais à sa mère. Alors que Jerry ait pu imaginer qu'Emma était pressée de la voir était bien sûr tout sauf vrai.

Sans croiser personne, Abby et Jerry marchèrent à flanc de colline, sous les arbres, jusqu'à la passerelle où était amarré le bateau à moteur de Jerry. Ils y grimpèrent et passèrent les quelques minutes de trajet avec le vent et les embruns en plein visage. Arrivés à Labouchere Bay, ils parcoururent à pied la distance qui les séparait des voitures, puis Jerry déposa la valise d'Abby sur le plateau rouillé du pick-up et démarra dans un bruit sourd, presque incongru dans un lieu pareil.

Abby savait que la route était plutôt bonne jusqu'au chemin qui menait aux bois, mais elle était bordée de gigantesques pins, si bien que même en plein jour, on avait toujours l'impression d'être aux confins de la nuit, et il n'était pas rare d'y croiser des animaux sauvages. Son père détestait qu'elle s'y promène seule, alors elle n'avait jamais connu les balades à vélo ou les randonnées en solitaire. Ici, un ours pouvait vous surprendre à n'importe quel moment et vous faire savoir que vous étiez chez lui.

— Alors, pas trop dépaysée ? demanda Jerry.

Si. Trop.

Eagle Bay devait être l'un des rares endroits du globe où la nature semblait vous faire comprendre que l'humain n'avait rien à y faire. C'était d'ailleurs un acquis pour tout le monde : sur l'île, il y avait bien plus de quadrupèdes que de bipèdes, et y revenir raviva chez Abby des tas de souvenirs sensoriels oubliés. Les odeurs puissantes de mousse et de terre mouillée, la sensation d'immensité, le picotement de l'air humide sur sa peau, tout ce vert qui éclatait partout... Abby en étouffait presque.

— Ça va... mentit-elle.

Jerry embraya et lui parla de la communauté, de ce qu'elle était devenue, de ce que le reportage télévisé avait changé. Les gens vieillissaient, le village se désertifiait, l'école avait fermé en 2016, l'épicerie n'avait plus

assez de clients pour servir des repas en salle, le climat avait beaucoup évolué, et même si les hivers étaient toujours aussi rigoureux, beaucoup de touristes achetaient des maisons secondaires pour y venir à la moindre occasion. Pour Jerry, la vie à Eagle Bay n'était plus la même.

Abby l'écouta poliment, et essaya de se remémorer les bons moments, les quelques amis qu'elle avait, les sorties en pleine nature et les feux de camp, les soirées de Noël tous ensemble au coin du feu. Ça lui arracha à peine un élan de nostalgie, elle ne pensait qu'aux centaines de mètres qui défilaient et la rapprochaient chaque seconde un peu plus de sa mère. Elle avait la gorge nouée, et lorsque la longère bleue tout en bois apparut enfin au bout du chemin caillouteux, au milieu d'une clairière entretenue depuis vingt ans, elle retint son souffle.

— Et voilà, ma grande ! Tu es arrivée à bon port.

Lorsqu'elle descendit du pick-up, ses jambes tremblaient un peu.

Tout était comme dans son souvenir. Les volets bleus qu'ils avaient peints avec son père, le toit en planches huilées de paraffine, la terrasse en pin et sa rambarde qui contournait la maison, la rampe d'entrée pour le fauteuil roulant d'Emma, le garage, le composteur en bois. Dix-sept ans, et rien n'avait changé.

— Je t'accompagne ?

— Non merci, Jerry, ça va aller.

Il se frotta la barbe et sourit.

— OK ! Je suis attendu au dock, alors je repars tout de suite. Passe le bonjour à ta mère. On n'ose pas trop la déranger, avec Mary, elle n'a envie de voir personne. Tu sais comment elle est...

Abby hocha la tête. Oui, elle savait.

— Je n'y manquerai pas. Et mes amitiés à Mary. Merci pour tout.

— À ton service, c'est chouette que tu reviennes au pays.

S'il savait à quel point elle aurait aimé être partout ailleurs sauf ici, et combien elle avait envie de pleurer de ne pas y retrouver la seule personne qu'elle aurait voulu voir.

— Hé, gamine... la retint-il alors qu'elle s'apprêtait à tourner les talons. Désolé pour ton papa. On l'aimait tous, ici.

Abby acquiesça et s'efforça de sourire, l'estomac plus lourd qu'une chape de plomb. Elle aussi, elle l'avait aimé. De tout son cœur.

Elle avait envie de pleurer, son père allait tellement lui manquer. Mais elle ne trouverait aucune consolation ici, ce n'était pas ce pour quoi elle avait traversé l'Atlantique. Elle était revenue, non pas pour honorer la mémoire de son père, mais parce qu'il n'aurait jamais voulu qu'Emma reste seule. D'où il se trouvait, Abby voulait qu'il sache qu'elle était là pour prendre soin de celle qu'il avait le plus aimée.

Elle prit une profonde inspiration avant de frapper à la porte de son ancienne maison. Celle où elle avait vécu, il y avait de ça une éternité. Celle où rien ne serait plus jamais pareil.

2

LA FEMME QUI SE TENAIT DEVANT ABBY était presque une inconnue. Elle avait passé la moitié de sa vie sans la voir et à si peu lui parler qu'elle ne savait plus rien d'elle. Pourtant, à la vue de sa mère très amaigrie, de son regard intensément bleu, de ses cheveux gris remontés en chignon et de son corps tassé dans ce fauteuil roulant, son cœur se serra. Pendant très longtemps, Emma n'avait pas fait son âge ; désormais, elle en avait presque soixante-douze et on aurait pu lui en donner dix de plus. Ce visage fermé, qui avait fait fuir Abby des années plus tôt, la toucha, car il était empreint d'une tristesse profonde et pure.

Pierre devait terriblement lui manquer. Ils avaient été mariés pendant quarante-huit ans et s'étaient rencontrés alors qu'ils en avaient à peine vingt-deux. Malgré leurs divergences, ils étaient liés comme les doigts d'une main, incapables de vivre l'un sans l'autre, mais à présent, Emma y était contrainte.